

Francophonies d'Amérique

La lumière et l'heure : poèmes et carnets d'Andrée Lacelle **(Ottawa, Éditions du Vermillon, 2004, 91 p.)**

Eileen Lohka

L'Acadie

Number 19, Spring 2005

URI: id.erudit.org/iderudit/1005323ar

<https://doi.org/10.7202/1005323ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en
civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lohka, E. (2005). *La lumière et l'heure : poèmes et carnets d'Andrée Lacelle* (Ottawa, Éditions du Vermillon, 2004, 91 p.). *Francophonies d'Amérique*, (19), 223–226. <https://doi.org/10.7202/1005323ar>
Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

LA LUMIÈRE ET L'HEURE : POÈMES ET CARNETS

d'Andrée Lacelle
(Ottawa, Éditions du Vermillon, 2004, 91 p.)

Eileen Lohka
Université de Calgary

Je touche à ma vraie nature (p. 24)

Dans son dernier recueil de poèmes et de carnets intitulé *La lumière et l'heure*, Andrée Lacelle remonte à « la source du monde / Au matin des signes » (p. 14) pour poursuivre, dans la tradition des poètes métaphysiques, son exploration de la vie, l'espace-temps occupé par l'âme / l'être. *Le baiser*, statue de Brancusi érigée en pierre tombale au cimetière de Montparnasse et représentant deux personnages enlacés dans une silencieuse étreinte, sert de métaphore à la vision d'un univers poétique où amour et mort, fin et infini, sont indissolublement liés pour donner sens aux signes, aux mots, à la parole. Fil d'Ariane, cet espace-temps entre naissance et mort, entre-deux relié à l'immensité cosmique, permet au lecteur de pénétrer dans l'intimité d'une réflexion que les mots ne peuvent toujours dire. Ce recueil doit se savourer à petites bouchées; brillants d'étoiles, griffés du vieillissement, questionnement d'un regard, silence de la parole. Sept tableaux abstraits de l'artiste parisienne Régine Halimi, tous intitulés *Mémoire du Temps*, encadrent les sections. Teintes de métal, bruns de rouille et verts (de gris) prédominant, les formes sombres, décidément abstraites, laissent libre cours à l'interprétation pour accompagner subtilement les images évoquées par la poésie.

Outre la quête identitaire, la place de l'être dans le cosmos et le questionnement de l'intrinsèque communs aux divers volets de l'œuvre, l'impression d'interconnexion est renforcée par les intertextes et les références géographiques reliant les mondes sémitique et occidental, le monde classique et l'ère moderne. Les références à Ishtar et à Apollon renvoient aux mythes fondateurs gréco-romains tandis que les citations bibliques reprennent – ou extrapolent – les principes de base des religions chrétiennes, ancrant ainsi l'écriture de Lacelle dans la lignée chronologique de l'Histoire. Les bribes de poèmes (Saint-Denys Garneau, Catherine Pozzi, Maître Eckhart, Ruysbroek entre autres) l'insèrent dans la fratrie des poètes, renforcent les liens de solidarité dans la pensée, comme si ses mots à elle s'engrenaient dans les leurs pour mieux exprimer l'universalité de sa réflexion. Le silence est prégnant, comme l'est la marge, le blanc de la page, toile de fond où « clignote l'infini » (p. 65).

Une tache blanche, emprisonnée par deux cadres bruns, laisse percevoir un fœtus encadré par les rayures utérines. Dans le premier volet, *Naître et mourir est si étrange*, un « je » s'interroge sur l'amour qui resserre le cœur « [d]e bonheur il est vrai » (p. 14). Les

réflexions alternent avec les sonnets dans le style du haïku japonais, où Lacelle interroge l'itinérance de la vie à travers une chute libre vers la naissance, vers le passé, vers la mort, tous éléments confondus comme le yin et le yang, comme la juxtaposition d'oxymores : « l'enfant se baigne / Dans le poème de l'air » (p. 17) ou encore *Il pleut, elle brûle*, titre du quatrième volet. Dans la dérive du temps qui blesse, la poète projette le passé mythique d'Ishtar au présent, vers l'avenir infini « [d]e toujours et de partout » (p. 23). Dire trahit. Ce qu'elle cherche, c'est l'invisible, l'intangible, l'impalpable, « la nuit qui remue » (p. 23). Le négatif abonde, « je ne peux plus, je ne valse pas, jamais, je suspends, sans retour possible »; elle cherche, elle appelle « l'âme de la vie ouverte » (p. 26). Un travail d'écriture où « la béance des mots » (p. 21) façonne malgré tout l'espace intérieur dans lequel s'ancre l'être : « L'espace, partout en moi, se dit lui-même. Mes mots l'habitent » (p. 15).

Ceci est mon corps (p. 48)

À la conclusion de *La première venue*, la peinture lacérée au couteau esquisse un corps sans cou, sans bras, coupé aux genoux. Douleur, vieillissement, perte des facultés intellectuelles, de la mémoire, souffrance qui perdure, conscience de la matière périssable : « J'ai un corps parce que je vais mourir » (p. 42), « Ma chair écrit l'angoisse, avec et sans les mots » (p. 44). Au centre de tout, amour antithétique, souffle de vie, tendresse qui incarne, fait chair, « repos à l'infini » (p. 45). Dans la résonance des vers libres, dans les paragraphes denses de phrases lapidaires, souvent elliptiques, « ma chair se fait verbe » (p. 35). La déconstruction du corps et des mots sert à reconstruire, éternellement. Ce n'est pas nécessairement son identité que Lacelle cherche à travers l'autre : « Mon visage n'est visage que devant toi » (p. 46). C'est son essence même dans l'entre-deux intangible entre matière et mémoire, amour et mort, chair et âme, poussière sidérale et éternité. « Temps sacré du corps-site-sacré ou l'utopie unisexuée. En désir d'alliance, nos chairs soudées fondent de joie » (p. 43). Éternelle re/ré-création, éternel démembrement pour remembrer, l'ouverture vers le féminin comme le masculin permet de toucher à l'infini.

Comment regarder ce qui m'échappe? (p. 51)

« Mon regard dévoile, et me dévoile » (p. 57) avoue la poète dans le troisième volet. Or, paradoxalement, le tableau d'Halimi représente une porte fermée par trois verrous. L'identité se cherche et se trouve ici dans le prolongement du regard, dans le détail perçu, dans le lien entre différentes parties du corps et jusqu'à l'acte d'écriture puisque ce détail perçu habite la poète « comme un frisson, le temps qu'il faut pour agir entre cœur et esprit jusqu'au bout de mes doigts » (p. 52). Le regard rend réel, donne corps. Le discernement poétique en découle puisque chaque coup d'œil recrée, réinvente. « Par le regard, je touche, je suis touchée » (p. 53). Paradoxalement, comme la peinture d'Halimi le laisse entendre, l'observation du détail permet d'entrevoir l'infini, le mouvement permet de deviner l'absolu – « Seul l'absolu serait immuable » (p. 53) – et la transparence, « entre l'infrarouge et l'ultraviolet, toujours » [laisse apercevoir] « le trait, le retrait, l'empreinte » (p. 57).

À chaque seconde, mourir un peu plus (p. 63)

Lamentation courte et poignante, *Il pleut, elle brûle* est barbouillé au rouge vif des lacérations dans la peinture qui l'accompagne. L'œuvre plastique donne chair à la douleur de la rupture, aux larmes de la pluie, à la passion qui s'éteint. L'antonymie des éléments et des sentiments prédomine pour traduire le clivage du moi entre « le feu en veilleuse » (p. 63), la violence du désir inassouvi et l'absence de réciprocité. « Les cendres de la chambre troublent le soi » (p. 63). Le temps-espace de la douleur a ici goût, durée d'éternité.

Quand à l'infini, clignote l'infini (p. 65)

Dans le tableau accompagnateur, le bleu prédomine, hachuré à l'horizontale. Bleu de l'encre, des mots écrits, bleu du cosmos sous le regard statique d'une paire d'yeux robotiques. En ce qui concerne l'écriture, sous forme de lettre adressée à son fils, « Mon cher toi » (p. 67), ce toi-miroir à travers lequel elle s'explore, la poète écrit un chaos-monde modelé sur Édouard Glissant, d'une plume désordonnée, à la mesure sidérale de sa réflexion. Une fois de plus, Lacelle tente d'exprimer l'indicible, de remonter à la vitalité essentielle, à l'essence de la création – avant les mots. « Cordes vibrantes du début du monde. Ęnergia » (p. 69). Cette énergie qu'elle nomme cœur, courage, élan, comment la dire puisqu'elle est source de vie, qu'elle existe avant les mots? La thématique du mouvement, présente au troisième volet, prend ici de l'ampleur pour réaliser les pulsions cosmiques aussi bien que cardiaques, créatrices de chaos et de vie, éternelle mouvance, itinérance de l'identité en devenir : « Dans le champ lumière de nos cœurs - chaos, en exode, en exil, en arrivée, en départ, en devenir » (p. 70). Les rythmes systoliques et diastoliques du cœur font écho aux rythmes lunaires et aux vastes mouvements oppositionnels d'expansion et de contraction pour fondre l'être humain, le fils, dans la dimension cosmique de l'univers. « Nos cœurs-corps-comètes en état de fusion, de fission, s'explorent, se heurtent, implosent, explosent, se déposent » (p. 69). Lacelle peut alors exprimer l'unicité – mais non l'immuabilité – du cœur, de l'énergie primordiale, de la vie, du cosmos : « Les poètes cartographient la mappemonde de nos présences en pérégrination » (p. 71).

Ceci est mon âme (p. 85)

Poème de la naissance et Jour beau jour concluent le recueil. Les vers courts, rompus par l'agencement des strophes, les enjambements, parlent de la course pressée et obsessionnelle de Lacelle à trouver son centre. Pour le faire, la poète « entre dans la Nature », remonte dans « la clarté de la naissance » (p. 85). Rejets : « Je vois / dans un cloître sans murs / Déserteuse des limites / Mon âme immane » (p. 84), contre-rejets et gradations : « Vertige, délire, transe, / Coït, extase, défaillance » (p. 82) cèdent place aux allitérations : « Voyageuse sous le silence / Je traverse le seuil » (p. 90), alors que la reprise des mots clés âme, parole, corps, comme le refrain d'une rengaine, insiste sur le désir de lier entre elles ces parties intrinsèques du Soi. « Et mon cœur est la chair / de mon âme »

(p. 81). L'univers interne et externe lui sont offerts, l'éternel que le temps jamais ne touche, « sans avant sans après » (p. 85). Le recueil se termine par une suggestion fugace qui appelle l'écriture d'un prochain recueil, germe en attente d'une réponse. « Rien en mon cœur n'effarouche la vie / Rien sauf / Toi / Mon ensourcement » (p. 90).

La bruyance respire expire s'éteint (p. 16)

Mouvance de la quête, mouvance du Soi, *étant* plutôt qu'*être*, espace-temps s'étirant à l'infini « Au futur simple / l'Ouvert » (p. 89), nulle surprise que Lacelle se serve de l'ouverture des mots pour continuer à interroger les mystères universels. Le sens, le souffle de vie, se manifestent dans la parole et dans le silence. Par la naissance, par la vie, dans l'amour, dans la mort ou à travers les mots, Lacelle cherche sa place dans le cosmos, poussière d'astre, étoile au firmament.